

SOUVENIRS D'UN GRAND SAVANT:  
GHERARDO GNOLI  
(1937-2012)

Philippe Gignoux - École Pratique des Hautes Études

*L'auteur de ce court article veut rendre hommage à son collègue et ami, le regretté professeur Gherardo Gnoli, décédé en 2012. Ce dernier, prodigieusement doué d'intelligence et de mémoire, eut la chance de bénéficier des meilleurs spécialistes des langues anciennes et orientales en Italie. C'est pourquoi il eut la possibilité de pratiquer en quelque sorte trois métiers, lorsqu'il succéda à G. Tucci, à la tête de l'ISMEO. Car il devait mener de front l'enseignement, comme professeur à l'Istituto Orientale di Napoli, puis à la Sapienza di Roma, comme administrateur de ce prestigieux Istituto ouvert à toutes les disciplines de l'orientalisme et qui devait prendre une nouvelle extension sous le nom de ISIAO, enfin le chercheur le plus prolifique, notamment dans le domaine iranien et aussi le sud-arabique. Admirable initiateur et organisateur de nouvelles institutions, il a été l'un des fondateurs les plus efficaces de la 'Societas Iranologica Europaea', destinée à regrouper les chercheurs en iranologie, après le changement de régime en Iran qui se fermait aux Européens. Cette institution, en organisant des conférences internationales, eut pour but principal de réunir en Europe, et puis partout dans le monde, tous les chercheurs souvent dispersés. Gnoli s'occupa de la publication des Actes, et de la revue East and West, et de bien d'autres choses. Ayant formé en Italie une trentaine de savants, sa disparition demeure une grande perte pour ce pays devenu au premier rang des études iraniennes en particulier, dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire, de l'histoire des religions. J'eus le grand plaisir d'obtenir pour lui le grade bien mérité de Docteur Honoris Causa, et il fut aussi Membre Associé Etranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris.*

Keywords: Gherardo Gnoli; Societas Iranologica Europaea; Istituto Orientale di Napoli; Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente; Sapienza Università di Roma

Je crois que c'est Jacques Duchesne-Guillemin (1900-2012), qui, le premier, me présenta à Gherardo Gnoli lors du Congrès International de 1971 à Rome sur le thème «La Persia nel Medioevo». Ils étaient déjà devenus très proches, car je pense que Duchesne-Guillemin avait décelé les qualités exceptionnelles de Gherardo sur le plan humain et scientifique. Sans doute tout jeune chercheur que j'étais en iranologie, je fus impressionné et intimidé par la forte stature de Gnoli et par son assurance, lui qui toutefois savait toujours mettre les gens à l'aise et exprimer sa gentillesse quand il s'agissait d'approcher de nouveaux collègues, avec une très grande courtoisie, sans aucune prévention mais au contraire avec beaucoup de prévenance. Je devais plus tard apprécier non sans admiration ses facultés de collaboration, son constant désir de discuter de tant de problèmes qui l'intéressaient toujours vivement, et de toute sorte car il était doté d'une mémoire prodigieuse. Il avait en effet lu et retenu durant sa formation scientifique toute la littérature savante des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, et connaissait toutes les théories échafaudées sur le zoroastrisme, son sujet principal, y compris les plus farfelues. Je pense que son grand désir était d'en extraire les plus admissibles et de les prolonger par ses propres travaux. C'est pourquoi il m'a toujours paru - et ce n'est pas une critique - vouloir ne rien perdre de ce qui avait été acquis dans les recherches sur Zoroastre dans la mesure où elles lui paraissaient

raisonnables et dignes d'être reprises et approfondies. Plutôt que d'élaborer de nouvelles théories ou interprétations, il ne voulait rien écarter des idées passées mais en conserver la pertinence quand il le fallait. On pourrait le définir comme un «classique» mais aussi un humaniste, un admirateur impartial de la place du zoroastrisme dans le monde, et des travaux de ses prédécesseurs. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas entré dans tous les débats de son temps, parfois avec une saine colère, lorsqu'on en discutait avec lui, mais toujours avec respect et sympathie envers ses opposants. Dans ces discussions, à cause de ma mémoire déficiente, je n'osais guère intervenir. Gherardo me reprochait parfois, mais avec gentillesse, de ne pas savoir parler l'italien. Il est vrai qu'allant si souvent dans son pays grâce à ses invitations, j'aurais dû faire cet effort, mais je m'en excuse en disant que je n'ai jamais trouvé le temps d'en apprendre la grammaire. La recherche, dans les domaines qu'il me plaisait d'aborder, restait pour moi prioritaire.

Ses parents, selon les informations que son épouse a bien voulu me communiquer, étaient des enseignants en lettres (italien et histoire) dans le secondaire. Son père s'appelait Aldo et sa mère Maria Lenzi. Gherardo fit ses études primaires à Rome, dans une école publique appelée *La Palombella*, puis secondaires au lycée *Virgilio*, tout près de Via della Pace où il était né. Cet appartement, il y passa toute sa vie, jusqu'à ces dernières années où il dut s'en séparer en raison de son état de santé. Et d'ailleurs il avait déjà transféré sa bibliothèque à Cagli. A l'université *La Sapienza*, où éventuellement il deviendra professeur, après des études classiques (latin, grec), il se forma aux études orientales sous la direction des meilleurs savants de cette époque: à l'hébreu avec Levi della Vida et Sabatino Moscati, à l'arabe avec F. Gabrielli, à la glottologie avec A. Pagliaro, à l'iranien avec A. Bausani, à l'histoire de l'Inde et de l'Asie Centrale, avec G. Tucci auquel il succédera à la présidence de l'IsMEO (*Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente*, devenu plus tard l'IsIAO, *Istituto Italiano per l'Asia e l'Oriente*). Mais il enseigna d'abord à Naples, ce qui nécessitait un long voyage.

Comme envers beaucoup d'autres collègues et amis, la générosité de Gherardo s'est manifestée à moi à de multiples reprises, tant pour des colloques romains qu'à d'autres occasions. Il me faisait loger dans un grand hôtel du *Corso Vittorio Emanuele II*, au milieu du vieux Rome, à peu de distance de chez lui où il m'invitait à dîner. Depuis plusieurs années il avait entrepris de restaurer son palais de Cagli, dans les Marches et à trois heures de Rome, partageant ainsi chaque semaine en bilocation. Cette superbe demeure était un héritage de sa femme Erminia, d'origine aristocratique, de la grande famille des Michellini Tocchi, et il avait aménagé une bibliothèque personnelle de 90 m<sup>2</sup>, à l'endroit où se trouvait autrefois une magnanerie, à part de la maison principale. Il y recevait ses collègues et y organisa même un petit colloque entre italiens. J'y ai fait deux séjours, l'un avec ma femme après une série de conférences à Ravenna, à l'invitation d'Antonio Panaino, de l'Université de Bologne, l'un de ses disciples les plus actifs, qui a beaucoup fait pour le développement de l'iranologie dans ce secteur; l'autre, au retour d'un congrès du CERO à Beyrouth, alors qu'il dirigeait les travaux de restauration de cette antique et très belle demeure. C'est grâce à lui également que je fis la connaissance d'Adriano Rossi, un éminent dialectologue, qui fut Recteur de l'Institut Oriental de Naples. J'ai pu en 1979 visiter Naples mais surtout Pompéi.

Dans un autre congrès international (1982) sur «La mort, les morts dans les sociétés anciennes», qui se tint sur l'île de San Giorgio au large de Venise, Gherardo me donna ainsi l'occasion de visiter les merveilles de San Marco. Il m'a fait aimer son pays, au premier rang des pays européens pour sa culture si riche, ses arts, sa musique baroque qui inspira Mozart et tant d'autres compositeurs, ses sites archéologiques. Gherardo, peu intéressé par les ouvrages d'archéologie, ne se privait pourtant pas, en homme de devoir et d'initiative, de visiter régulièrement les chantiers de fouilles qui ressortissaient à la responsabilité de l'IsMEO, mais il avait un goût certain comme moi-même pour l'épigraphie. G. Gnoli est à compter indubitablement parmi les grands humanistes de la culture européenne, avec sa marque italienne si appréciable, et pourtant parfois dénigrée par des français dont l'arrogance demeure chez certains l'un des détestables défauts.

Il m'a fait connaître aussi les nombreux élèves qu'il avait formés avec toute la rigueur d'un philologue chevronné et de l'historien des religions universelles qu'il était devenu. Je pense à A. Panaino, que j'ai déjà cité, un homme plein de fougue, d'enthousiasme et d'acharnement, qui a déjà laissé une production si abondante et pertinente. D'autres disciples, comme Carlo Cereti et Andrea Piras continuent cette grande tradition scientifique de l'iranologie créée par Gnoli en partie.

Il était aussi doué pour l'administration efficace, pas comme la nôtre, gaspilleuse et dépensière, et quand je le voyais à la tête de son Institut, via Merulana dans cet ancien palais *Branaccio*, il me semblait avoir les prérogatives d'un ministre qui se contente de quelques collaborateurs dociles, et non d'une cinquantaine de conseillers, consultants et autres sous-fifres qui coûtent si cher aux contribuables. Ses contacts toujours courtois avec les autorités ministérielles, universitaires ou étrangères lui permettaient de trouver les financements nécessaires et ainsi d'élargir sans cesse le champ des domaines de l'IsMEO et de ses responsabilités. C'est pourquoi sa maladie et sa disparition ont sonné le glas de son Institut auquel il était si attaché, détruit par la crise économique et la mauvaise gestion des politiques, bien qu'il eût voulu en garder la direction jusqu'à ses derniers jours, non par orgueil mais par son sens du devoir. De plus, comme je l'ai écrit ailleurs (*Studia Iranica* 2012), il consacra aussi une partie de son temps à ses cours et à ses recherches personnelles: trois métiers pour une seule personne!

Mais revenons à mes souvenirs, pour montrer combien j'ai bénéficié de son amitié et de sa générosité. Outre les colloques que j'ai évoqués et auxquels il m'invita<sup>1</sup>, j'ai vécu avec lui une grande aventure: celle de la fondation de la *Societas Iranologica Europaea*. C'est en octobre 1981 qu'en raison de la révolution islamique rendant impossible la poursuite des recherches européennes, un groupe de savants britanniques<sup>2</sup> (dont Basil Gray, Ilya Gershevitch), à l'instigation de la *Royal British Academy*, réunit des délégués de Belgique (Louis Vanden Berghe), du Danemark, de Grande-Bretagne, de France (moi-même), d'Allemagne (H.R. Römer), de Hollande, d'Italie (G. Gnoli), de Suède (Bo Utas) et de Suisse. Il s'agissait de créer une Association européenne destinée à promouvoir les études

<sup>1</sup> Un autre de mes collègues et amis, le professeur Janos Harmatta, de l'Académie hongroise des sciences, m'invita cinq ou six fois à la série de colloques qu'il put organiser à Budapest durant la période communiste sur le thème «La collection des sources pour l'histoire de l'Asie Centrale pré-islamique». Voir Gnoli 2011, 42.

<sup>2</sup> Cfr. Gignoux 1990.

iraniennes et persanes, menacées par le changement de régime en Iran. On me demanda de représenter la France dans les réunions préparatoires qui se tinrent à Londres, et la fondation officielle se fit à Rome en juin 1983, selon les propositions de G. Gnoli qui accepté de faire de la Ville Eternelle le siège social de la nouvelle Association et de sa trésorerie, au sein de l'IsMEO. Cette institution assumait aussi la publication des Actes du congrès de fondation (1985). Le président élu fut Basil Gray, dans un board de sept membres. Les conférences générales se tinrent tous les quatre ans, entrecoupées (mais pas nécessairement) au milieu de cette période par des colloques (ainsi Fribourg-en-Brisgau 1985). Par la suite, Gnoli est resté extrêmement actif dans le développement et l'organisation de cette institution.

Je me souviens avec émotion de toutes les réunions du board, qui eurent lieu dans les principales capitales européennes, et qui se déroulaient dans une atmosphère studieuse et amicale. Ces rencontres ne furent jamais inutiles, Gherardo y apportant des idées nouvelles, avec toute son autorité naturelle, mais en tenant compte des opinions d'autrui. Il ne se privait jamais de ses cigares, si forts que j'ai rarement essayé d'en fumer. La *grappa* faisait aussi partie de ses dilections. Nous le définirions en français comme un «bon vivant» mais au meilleur sens du terme. Il avait la chance de ceux qui peuvent se contenter de quelques heures de sommeil, et hyperactif comme il était, il pouvait se consacrer à tant d'activités et de voyages, souvent accompagné de sa femme, d'une grande gentillesse et d'un grand dévouement à son égard. Le père de celle-ci avait été conservateur au cabinet des monnaies du Vatican. Les reproches qu'il lui adressait parfois avec un sourire ironique, n'étaient que le signe de son amour pour elle, et de l'humour qui émaillait si souvent ses conversations. Avec son chauffeur, ses relations n'étaient que cordiales, de même qu'avec ses secrétaires.

La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, ce fut lors d'une escale à Civitavecchia, à l'automne 2007, lors d'une croisière en Méditerranée, quand il envoya son chauffeur nous prendre pour passer l'après-midi à Rome, en compagnie de Carlo Cereti. Il nous semblait avoir surmonté la maladie, mais ce ne fut pas le cas. Toutefois son énergie débordante a été pour moi un 'aiguillon' et un encouragement à ne jamais baisser les bras, quand la recherche vous tient lieu de passion.

Gherardo est l'un des rares chercheurs à n'avoir jamais utilisé un ordinateur<sup>3</sup>. Certes, disposant d'un secrétariat, il écrivait tout à la main, de sa belle écriture détachée et très lisible. Il écrivait presque parfaitement le français, mais le parlait aussi fort bien, de même que l'allemand (il avait des ancêtres germaniques) et l'anglais.

En mars 1986, Gherardo me fit nommer Membre Correspondant de l'IsMEO, écrivant que «We feel sure that... your long lasting relations with our Institute and with the Italian culture will be further strengthened and tightened» (lettre du 14 mars 1986). Lui-même fut élu Membre Associé Etranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris) en date du 13 février 1998, et à cette occasion une réception lui fut offerte à la Sorbonne pour la remise de son épée au cours de laquelle plusieurs collègues et moi-même eurent le plaisir de dire tout le bien qu'ils pensaient de Gherardo. Ces allocutions amicales ont été publiés

---

<sup>3</sup> Il n'est évidemment pas le seul de sa génération. G. Lazard, quoique plus âgé que lui, s'y est tout de même mis dernièrement, mais à un âge avancé.

par le Rectorat en 50 pages, et je ne soustrerais pas un mot de ce que j'ai pu énoncer ce jour-là (cfr. p. 19-23) en résumant l'essentiel de son œuvre scientifique. Auparavant Gnoli avait été élu Membre Correspondant de l' *Accademia dei Lincei*, puis Membre National de cette illustre Académie en 2009.

L'un des derniers articles qu'il a sans doute écrits, est sa participation au *Florilège*, intitulé «Un demi-siècle» (2011), que Rika Gyselen et Ch. Jullien publièrent pour fêter mon 80<sup>ème</sup> anniversaire. Il y fait un éloge si touchant que je ne mérite pas, mais qui exprime toute l'amitié qu'il avait pour moi. Il a raison bien sûr d'écrire que: «Nos rapports ont été de collaboration active pour la promotion des études iraniennes dans un contexte international» (p. 42). Il souligna aussi le rôle de «notre commun engagement dans la *Societas Iranologica Europaea*» (p. 45). Dans sa conclusion, Gherardo affirmait que «notre amitié, jamais troublée pendant un demi-siècle... a été pour moi une raison de vraie joie et un authentique plaisir de l'esprit» (p. 47). Je crois que cela est une vérité, en guise de testament à mon égard, qui me touche beaucoup, dans la mesure où je ne pensais pas qu'il avait une telle estime de moi et qu'en effet j'ai toujours essayé, dans la fidélité à mes vrais amis, de faire en sorte qu'aucune divergence tant soit peu importante ne vienne en altérer la profondeur. Comme il l'exprime avec tant d'estime à mon égard, nos échanges et nos invitations réciproques ont été permanents. Lorsque le ministère français de l'Éducation Nationale accepta que l'École Pratique des Hautes Etudes, section des sciences religieuses, puisse conférer à des savants étrangers le grade de *Doctor honoris causa*, j'ai aussitôt pressé mes collègues de choisir Gherardo Gnoli, qui reçut cette distinction si méritée en 1998 dans la grande salle de réception de la Sorbonne.

C'est lui encore qui me proposa d'assumer le secrétariat scientifique d'un Congrès international organisé par l'IsMEO et l' *Accademia dei Lincei* sur «La Perse et l'Asie Centrale» en 1994.

Ce que j'écris là, n'est qu'un modeste remerciement à tout ce que Gherardo m'a apporté, mais de manière malheureusement posthume. Il est sûr que sa disparition signe un amoindrissement sérieux de la recherche italienne. Nous ne devons pas par une sorte d'arrogance nous en réjouir en France, où les gouvernants, et depuis longtemps, ont endossé toutes les erreurs des pays du sud de l'Europe, et notamment dans nos institutions universitaires, pour lesquelles nous n'avons pas eu un 'Gnoli' pour les réformer. Alors que pour expliquer le délabrement de l'Université, les autorités invoquent le manque de crédits financiers et de postes, la vérité de cet échec réside dans le système français du 'copinage', des passe-droits, du favoritisme, de l'injustice des recrutements qui laisse partir à l'étranger les meilleurs de nos chercheurs, le manque de sélection (le bas prix des inscriptions des étudiants qui demeure ridicule), qui entraîne les bacheliers à quitter l'université pour laquelle ils ne sont pas faits au bout d'un ou deux ans<sup>4</sup>. La crise économique a bon dos pour justifier l'inanité de notre système. Il suffirait de quelques courageux comme G. Gnoli pour inverser le cours des choses, une politique universitaire dont on sait bien qu'elle est archaïque, voire immorale<sup>5</sup>. Le refus des réformes conduit nécessairement à la faillite. Le

<sup>4</sup> Lire le livre pénétrant et fort juste de Jean-François Kahn (2012).

<sup>5</sup> On voit maintenant la ministre du logement distribuer la Légion d'honneur à ses ami(e)s. N'est-ce pas du 'copinage'?

pire: n'est-ce pas l'hypocrisie avec laquelle on déclare faire des réformes, mais où sont-elles? L'Italie du moins peut se montrer fière de l'œuvre de Gherardo Gnoli.

BIBLIOGRAPHIE

GIGNOUX, PH.

1990 'Societas Iranologica Europaea': Its Formation and Growth: *East and West* 40 (1990), pp. 289-292.

GNOLI, G.

2011 Un demi siècle: R. GYSELEN - C. JULLIEN (eds.), *Rabbo l'olmyn «Maitre pour l'Éternité». Florilège offert à Philippe Gignoux pour son 80<sup>e</sup> anniversaire* (Cahiers de Studia Iranica 43), Paris 2011, pp. 41-52.

KAHN, J.-F.

2012 *La Catastrophe du 6 Mai 2012*, Paris 2012.